
ARTICLES

BIOGEOGRAPHIE INSULAIRE ET ANTHROPOZOOLOGIE DES SOCIÉTÉS NEOLITHIQUES MEDITERRANEENNES : HERISSON, RENARD ET MICROMAMMIFERES

Jean-Denis VIGNE*

Résumé : Certaines espèces (Hérisson, Renard, micro-Mammifères) ont été introduites par l'Homme sur les îles méditerranéennes au cours du Néolithique. On en déduit qu'elles occupaient une place privilégiée dans les sociétés. Une revue des études archéozoologiques dans le Néolithique circum-méditerranéen met en évidence le très petit nombre de données concernant le Hérisson (*Erinaceus*), mais permet de proposer des explications pour l'introduction du Renard (*Vulpes vulpes*) sur les îles tyrrhéniennes et à Chypre dès le Néolithique ancien. L'histoire des peuplements insulaires indique par ailleurs que le cortège de micro-mammifères commensaux néolithiques comprenait déjà *Crocidura*, *Glis*, *Eliomys* et *Apodemus*, mais pas encore *Mus* ni *Rattus*.

English title : Insular Biogeography and Anthropozoology of the Neolithic Mediterranean Societies : Hedgehog, Fox and Micromammals

Abstract : Some species (Hedgehog, Fox, micro-Mammal) have been introduced by Man to the Mediterranean islands during the Neolithic. It follows that they took a preferential place in the societies. A survey of the archaeozoological studies about the circum-mediterranean Neolithic shows the very small number of data about the Hedgehog (*Erinaceus*), but allow us to propose some explanations for the introduction of Fox (*Vulpes vulpes*) onto the Tyrrhenian Islands and Cyprus as soon as the Early Neolithic. The history of the insular fauna shows that the group of the neolithic commensal micro-mammals included already *Crocidura*, *Glis*, *Eliomys* and *Apodemus*, but not yet *Mus* and *Rattus*.

La principale voie d'accès au mode de vie des civilisations sans écriture telles que celles du Néolithique est, bien sûr, l'Archéologie. Elle apporte une foule de renseignements sur les manifestations matérielles de la culture. Mais, pour révéler des traits de la vie spirituelle, l'historien doit la plupart du temps se résigner à une absence totale de traces archéologiques et partir à la recherche de tout ce qui a pu enregistrer les faits anciens ailleurs que dans le sol. L'étude de la structure des peuplements, fortement marquée par leur histoire (Blondel, 1986), offre une voie prometteuse en ce qui concerne la place de l'animal dans les sociétés anciennes. Nous nous proposons de l'illustrer à partir de l'exemple des îles méditerranéennes.

* Chargé de Recherches au C.N.R.S. (UA 12, RCP 717, ER 289).
Laboratoire d'Anatomie comparée, Muséum national d'Histoire naturelle, 75005 Paris.

De la Paléobiogéographie à l'Anthropozoologie

Les travaux paléontologiques, archéozoologiques et biologiques de ces quinze dernières années ont apporté une meilleure connaissance des faunes pléistocènes et holocènes des îles de Méditerranée occidentale. Ce sont surtout les Mammifères terrestres non-volants qui ont bénéficié en premier lieu de cette avancée. Sur les Baléares, les très nombreux sites étudiés permettent d'affirmer qu'il n'existait pas plus de trois taxons au Pléistocène supérieur et au début de l'Holocène (Alcover et al., 1981; Waldren, 1982), une petite et très curieuse antilope (Myotragus balearicus), une Musaraigne (Episoriculus hidalgo) et un Léroty (Hypnomys morpheus) géants. La morphologie singulière de ces trois taxons témoigne d'un isolement très ancien et total, à tel point que Alcover et al. les nomment "chimères du passé" (quimeras del passat). La liste de la faune actuelle des Baléares souligne la justesse de l'expression, puisqu'elle ne contient aucun de ces trois taxons, mais 17 espèces mammaliennes sauvages qui se trouvent aussi dans la péninsule ibérique (Alcover, 1979). Force est de conclure à un renouvellement complet de la faune mammalienne des îles Baléares entre le Pléistocène supérieur et la période actuelle. Cette observation vaut pour l'ensemble des îles méditerranéennes (Vigne et Alcover, 1985; Palombo, 1985). En Corse et en Sardaigne, il ne reste rien des 8 ou 10 taxons, tous endémiques, attestés à la fin du Pléistocène (Vigne, 1983a,b, 1987a,b, sous presse); en domaine oriental, les données récentes obtenues à Chypre (Davis, 1984) et en Crète (Dermitsakis et de Voos, 1987), bien que moins nombreuses, témoignent d'une situation identique.

Quelle est la cause de ce vaste renouvellement faunique ? Toutes ces îles sont séparées des côtes par des bras de mer trop profonds pour qu'aucun passage à pied sec soit envisageable pour la période considérée (Palombo, 1985), même en Corse qui est la plus proche du continent (Vigne, 1983a, 1987a, sous presse). Et une immigration passive, à la nage pour les plus grands et par radeaux naturels pour les plus petits, est rendue tellement aléatoire par les distances et les vents et courants contraires qu'il est déraisonnable de penser qu'elle ait pu être à l'origine de l'immigration de plusieurs dizaines de taxons en 10000 ans seulement. Contrairement à ce qu'on constate au Pléistocène, les espèces bonnes nageuses (loutres, cervidés...) ne sont d'ailleurs pas mieux représentées dans les faunes actuelles de ces îles (Cheylan, 1984). Pour la Corse, par exemple, le taux de renouvellement faunique est de 100 à 200 fois supérieur à celui qu'on observe dans des situations de peuplement naturel attesté (Vigne, 1983a). Plusieurs auteurs (Vigne, 1983a, 1987a; Cheylan, 1984; Blondel, 1986) ont également insisté sur le fait que la composition du peuplement de ces îles n'est pas conforme à ce qu'on aurait pu attendre d'un peuplement naturel accompli selon les règles de la biogéographie insulaire (Macarthur et Wilson, 1967).

L'Homme, dont l'immigration sur ces îles intervient toujours très peu de temps avant que le renouvellement ne débute, est donc le facteur d'immigration le plus probable. On a d'ailleurs mis en évidence un intense trafic maritime entre ces îles et les continents dès le tout début du Néolithique (Camps, 1976; Vigne, 1984). Il apparaît donc que l'essentiel, si ce n'est la totalité, des peuplements actuels de toutes les îles de Méditerranée a été introduit par l'Homme, volontairement ou non. Ce long processus de renouvellement faunique a commencé dès le début du Néolithique.

Il est raisonnable de penser que toutes les espèces du continent proche n'ont pas eu les mêmes chances d'accéder aux embarcations humaines. Celles avec lesquelles l'Homme a entretenu d'étroites relations écologiques (commensalisme) étaient mieux placées que les autres pour se glisser dans les denrées et bénéficier du voyage en passager clandestin inopiné. De même, seules les espèces sur lesquelles l'Homme a porté son attention pour la chasse ou pour toute autre raison, ont pu être volontairement introduites, et non les autres : qui, aujourd'hui, aurait l'idée d'introduire un couple de loups ou de taupes sur une île ? Il faut donc s'attendre à ce que le flux d'immigration induit par l'Homme ait joué de manière sélective. En corrolaire, la composition actuelle du peuplement des îles constituera un révélateur aussi fiable qu'inattendu du statut écologique ou culturel de certains mammifères dans les sociétés qui les y ont importées.

Pour saisir ces précieuses informations anthropozoologiques, encore faut-il connaître la civilisation responsable de l'introduction de l'espèce considérée. Il est donc nécessaire de disposer de reconstitutions méticuleuses et systématiques des répartitions stratigraphiques des taxons dans les sites archéologiques. Pour le Néolithique, période où cette démarche prend un relief tout particulier en raison de l'absence de témoignages écrits, les données en ce domaine sont nombreuses en Corse et aux Baléares, mais laissent encore largement à désirer en Sardaigne, à Chypre ou à Malte, et font totalement défaut ailleurs. Le nombre de taxons sauvages dont on est sûr de l'introduction au Néolithique sur l'une ou plusieurs de ces îles est lui-même réduit : le Hérisson (Erinaceus europaeus et E. algirus), la Crocidure (Crocidura suaveolens et C. russula), le Renard (Vulpes vulpes), le Loir (Glis glis), le Léroty (Eliomys quercinus) et le Mulot (Apodemus sylvaticus) (1). Il convient de discuter plus avant chacun de ces cas.

L'énigme du Hérisson

L'espèce européenne (Saint-Girons, 1973; Vigne, 1983a; Fons, 1987) du genre est attestée dès le Néolithique moyen en Corse (cinq restes dans la couche XV de l'abri d'Araguina-Sennola, Bonifacio; env. 3500-4000 B.C.; Vigne, 1983a) et en Sardaigne

(niveau inférieur de la grotte Su Guanu; 3500 B.C.; Sanges et Alcover, 1980). Aucun autre fossile insulaire n'a été signalé en Méditerranée, pas même aux Baléares ni à Malte où la présence de l'espèce afro-ibérique (*E. algirus*) ne laisse aucun doute sur l'origine géographique. L'éventualité d'une traversée à la nage ou par un radeau naturel doit, dans le cas du Hérisson plus que pour toute autre espèce, être éliminée. Et on ne peut guère envisager que la "boule d'épine" ait pu passer inaperçue sur une petite embarcation néolithique. Il faut donc conclure à l'introduction volontaire, révélatrice de relations privilégiées entre les Néolithiques et le Hérisson.

La première idée qui vient à l'esprit est que les Néolithiques l'aient consommé et n'aient pu s'en passer sur les îles. Pour la mettre à l'épreuve, nous avons procédé à une revue bibliographique d'une centaine de sites d'habitat néolithiques méditerranéens ayant fait l'objet d'une étude archéozoologique. Le Hérisson y est très rarement signalé, souvent représenté par des mandibules ou des restes crâniens. Il n'est mentionné dans aucun site d'Espagne. En Languedoc, il n'apparaît que dans le Néolithique ancien de l'abri Jean Cros (Aude; 2 fragments, Poulain, 1979a). Dans une dizaine de sites provençaux, D. Helmer (1979) ne l'a trouvé que dans le Mésolithique final (Saint Mitre, 4 restes) où Aujard-Catot et Gagnière (1980) le signalent aussi (Vauloubert, Vaucluse), et dans l'Age du Bronze (grotte Murée, 1 reste), mais jamais dans le Néolithique. En Italie centro-méridionale, on note de forts pourcentages dans le Mésolithique (0,7 %) et le Néolithique ancien à céramique imprimée (0,4 %) de la grotte Latronico (Potenza; Wilkens, 1987), mais, ces chiffres étant inférieurs ou égaux à ceux, respectivement, du Loir et du Campagnol terrestre, on ne peut guère conclure à une représentation préférentielle du Hérisson. En Grèce, à la grotte Franchti (Argolide; Payne, 1975) la présence du Hérisson n'est attestée que dans plusieurs couches de la fin du Mésolithique et du Néolithique ancien. Lawrence (1980) signale une mandibule dans le Néolithique ancien de Çayönü (Anatolie).

Il semble donc que le Hérisson n'ait pas été massivement consommé sur le continent au Néolithique. Ce résultat doit cependant être considéré avec la plus grande prudence. On peut en effet se demander à quel point cette très faible représentation n'est pas révélatrice, plutôt que du désintérêt des Néolithiques pour l'espèce, d'une maille de fouille insuffisamment fine; à moins que la taille "intermédiaire" des os de Hérisson n'ait joué en sa défaveur, les spécialistes de la microfaune le considérant comme trop gros pour entrer dans leur champ d'étude où règnent les rongeurs, et les chercheurs intéressés par les macro-mammifères négligeant cette petite espèce aux implications économiques et écologiques réduites.

Si l'on quitte les sites d'habitat, on est frappé par la découverte faite dans la sépulture du Néolithique moyen de

Saint-Michel-du-Touch (Haute-Garonne; Clottes, 1982). Un vase déposée à hauteur de la tête d'un jeune homme mort entre 16 et 18 ans contenait, entre autres, quatre hémi-mandibules de hérissons (fig. 1).

Plus loin dans le Bassin méditerranéen, mais à des périodes contemporaines dans le temps, on est frappé de constater que le Hérisson bénéficiait d'une place de choix dans le bestiaire de l'Egypte ancienne (Malaise, 1987) où il prêta "sa ronde silhouette à des amulettes à valeur protectrice" et orna "la proue des bateaux préposés aux pèlerinages funéraires, sa tête pointue tournée vers la voile", peut-être en raison de la prétendue capacité des hérissons à "sentir venir le changement de vent".

Et ne pourrait-on pas rapprocher ces observations d'autres, plus septentrionales et datant de périodes néolithiques plus récentes. En Suisse, dans le Néolithique moyen (Cortailod) de Seeberg Bürgaschisee-Süd, Jéquier (1963) relève l'abondance des

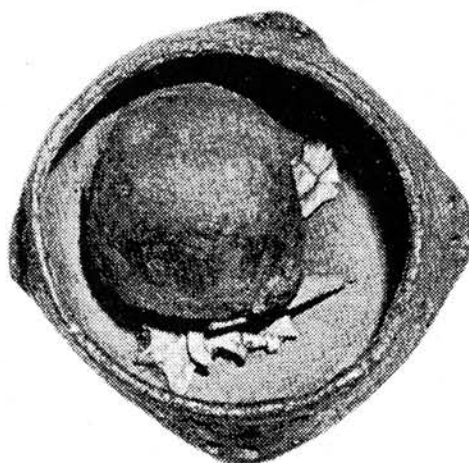


Figure 1 : Sépulture chasséenne (Néolithique moyen) de Saint-Michel-du-Touch. Le squelette est accompagné, à hauteur de la face, d'une offrande composée d'un vase à quatre préhensions contenant un poinçon en os, quatre hémi-mandibules de hérisson et un gobelet (photos G. Simonnet, *in* Clottes, 1982).

restes de Hérissou, surtout des hémimandibules (7 sur 13) dont une porte des marques de découpe et une autre des traces de polissage sur les deux faces. Stampfli (1976) prend clairement le parti d'attribuer à une sélection anthropique le fait que 11 des 12 restes de Hérissou trouvés dans le Néolithique final d'Auvergnier (Suisse) sont des hémimandibules. Bien sûr, on ne peut pas éliminer une éventuelle conservation différentielle, mais la répétition du fait est troublante. Elle s'étend hors de Suisse, à Noyen-sur-Seine (Seine-et-Marne, Néolithique moyen, Tresset, 1987), où une hémimandibule découverte dans une fosse à détritiques porte d'indéniables traces de polissage sur la face vestibulaire (Tresset, comm. pers.); et dans le Néolithique ancien (Danubien) de l'Yonne (Armeau) où Poplin (1975) signale une pièce semblable au fond de la fosse dépotoir. Une revue plus exhaustive de la littérature concernant l'Europe non méditerranéenne révélerait sans doute l'existence d'autres cas.

Une question sensible reste de savoir jusqu'à quel point ces éléments, issus d'aires culturelles si différentes, peuvent être pris en compte pour expliquer l'introduction néolithique du Hérissou sur les îles tyrrhéniennes. Nous ne nous hasarderons ni à l'affirmer, ni a fortiori à fouiller le registre ethnozoologique des pratiques populaires au riche chapitre du Hérissou pour tenter de percer le mystère. La réponse dépend avant tout de l'attention qu'on accordera à ces restes dans les fouilles archéologiques et les études archéozoologiques concernant le Néolithique. Peut-être alors sera-t-il possible d'écrire la paléo-ethnozoologie du Hérissou.

La question du Renard

Le Renard (*Vulpes vulpes*) est aujourd'hui absent de plusieurs grandes îles méditerranéennes, telles que la Crète ou les Baléares et il semble qu'il en a toujours été ainsi (Jarman et Jarman, 1968; Alcover et al., 1981). L'espèce a sans aucun doute été introduite à Chypre au Néolithique ancien, puisqu'elle est présente dans les couches les plus anciennes de Khirokitia (Davis, 1984) et ne figure sur aucune liste de faune pléistocène (Boekschotten et Sondaar, 1972). La situation est plus discutable en Corse et en Sardaigne, car le Renard a été signalé plusieurs fois dans des sédiments du Pléistocène final. Dans la plupart des cas, il a été possible de mettre en évidence qu'il s'agissait d'ossements récents intrusifs (Vigne, 1983a, sous presse), mais les vestiges de Maccinaggio (Cap Corse), très incomplètement publiés (Bonifay, 1976), semblent bien d'âge würmien final. En l'absence d'autres restes dans les nombreux sites étudiés, nous nous fierons cependant à l'hypothèse la plus vraisemblable (2), celle de l'introduction anthropique du Renard dès le Néolithique ancien cardial, période à laquelle l'espèce est largement attestée, tant en Corse (Basi, Serra-di-Ferro; 1,3% des restes; Vigne, 1983a)

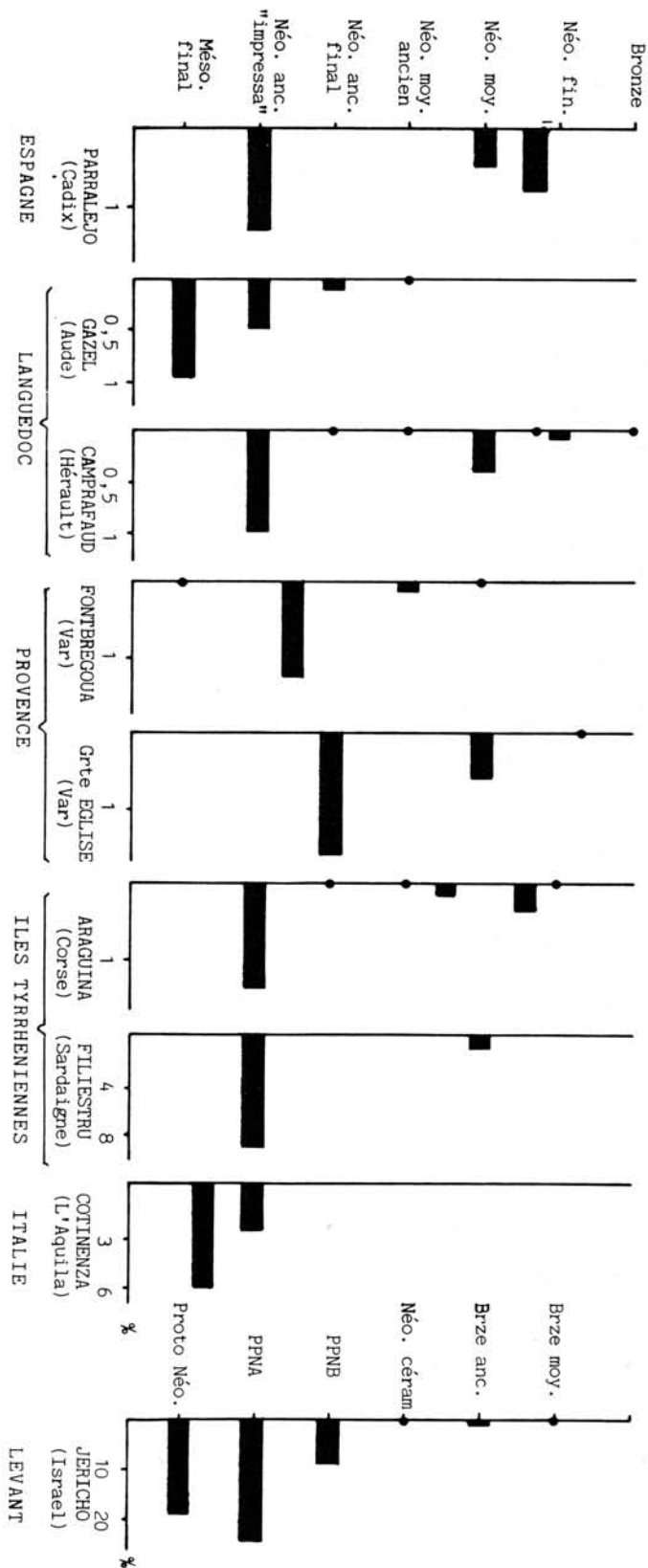


Figure 2 : Proportions du Renard (*Vulpes vulpes* L.), exprimées en % du Nombre de Restes déterminés de grands Mammifères, dans différents sites stratifiés post-glaciaires de Méditerranée. Les points indiquent les niveaux culturels où le Renard est absent. (D'après les auteurs cités dans le texte).

qu'en Sardaigne (Filiestru, Bona Ighinu; 8,6 % des restes; Levine, 1983). Il semble donc que les Néolithiques aient entretenu des relations privilégiées avec le Renard, plus particulièrement dans les zones tyrrhéniennes et anatoliennes.

Comme pour le Hérisson, nous avons tenté une revue bibliographique afin de juger de l'importance du Renard dans les déchets domestiques d'une centaine de sites méditerranéens, répartie de la péninsule ibérique au Levant, l'Afrique du Nord restant regrettamment vide de données archéozoologiques. Pour ce premier survol, nous avons choisi d'explorer le Néolithique dans son ensemble, conscient de la faiblesse de certains rapprochements (3).

En Espagne méditerranéenne, les données ne concernent que l'Andalousie et la Catalogne. Dans cette seconde région, le Renard semble pratiquement absent de l'ensemble des faunes publiées (Estevez et Martin, 1981; Olaria de Gusi *et al.*, 1981; etc.). Il est en revanche représenté dans les sites andalous du Néolithique ancien tels que Sarsa (0,3% du NR), Nerja (1%), Parralejo (1,3%) (Boessneck et von den Driesch, 1980). Dans ce dernier (fig. 2), comme dans d'autres sites plus récents (von den Driesch et Kokabi, 1977; Boessneck et von den Driesch, 1980), le Renard est beaucoup moins représenté, voire absent la plupart du temps, dans les phases ultérieures du Néolithique.

En Languedoc, les deux grands sites stratifiés de Gazel (Aude; Geddes, 1980) et de Camprafaud (Hérault; Poulain, 1985) traduisent le même phénomène qu'à Parralejo (fig. 2) : un pourcentage maximal (0,5 à 1%) dans le Néolithique ancien cardial qui s'annule dès l'Epicardial et reste très faible (Camprafaud) ou nul (Gazel) dans les périodes ultérieures. Les proportions observées dans de nombreux autres sites des Néolithiques anciens tels que Leucate (Aude; 5,8 %; Poulain, 1984), Jean Cros (Aude; 5 à 6 %; Poulain, 1979a), Saint-Pierre-de-la-Fage (Hérault; 0,5 %; Bökönyi et Kretzoi, 1983), Grotte de l'Aigle (Gard; 3 %; Poulain, 1979b), etc., et moyen-récent (Cambous, Poulain, 1978; Saint-Etienne-de Gourgas, Poulain, 1972; etc.) confirment cette tendance.

En Provence, les données du site stratifié de Fontbrégoua (Var; Helmer, 1979) témoignent de la même prédilection des Néolithiques anciens pour le Renard et de sa diminution dès avant le Néolithique moyen (fig. 2). La grotte de l'Eglise (Var; Helmer, 1979) ne déroge pas à cette règle, malgré la persistance d'un fort pourcentage (1,6%) à l'Epicardial. Le phénomène est confirmé par certains autres sites du Cardial, tels Château-neuf-les-Martigues (Bouches-du-Rhône; 0,6%; Ducos, 1958), l'Eglise supérieure (Var; 0,3%) et Saint Mitre (Alpes-de-Haute-Provence; 1,4 %), et du Néolithique moyen et récent tels La Balance (Vaucluse), l'Eglise et Captly (Vaucluse), où le Renard est absent, ou la Grotte Murée (Alpes-de-Haute-Provence) et Claparouse

(Vaucluse) où il est très peu représenté (0,3 et 0,15 %) (Helmer, 1979). Les sites du Néolithique ancien de Baratin (Vaucluse; in Poulain, 1979b) et d'Escanin 2 (Bouches-du-Rhône; Poulain, 1979c) semblent faire exception à la règle, car l'espèce en est absente. Par ailleurs, il est difficile de généraliser pour la fin du Mésolithique : 0% à Fontbrégoua mais 1,7% à Saint Mitre, 1,6% à Chinchon (abri 3, Vaucluse) (Helmer, 1979) et 4,7% à Châteauneuf-les-Martigues si on exclut le Lapin (Ducos, 1958).

En domaine tyrrhénien (Corse, Sardaigne, Italie centro-méridionale), on note une forte représentation du Renard dans le Néolithique ancien à poterie imprimée : 1,3 % à Basi (Corse; Vigne, 1983a) (5), 8,6 % à Filiestru (Sardaigne; Levine, 1983); 0,8% à Passo di Corvo (Foggia; Sorrentino, 1983), 1,7% à Torre Sabea (Gallipoli; Vigne, sous presse), 0,5% à Latronico (Potenza), 1,25% à Rippabianca di Monterado (Ancone), 1,4% à Rippa Tetta (Foggia), 2,4% à Cotinenza (L'Aquila) (Wilkens, 1987). Les quelques indications dont on dispose pour le Mésolithique final semblent témoigner de proportions encore plus fortes (Cotinenza, 6%; Ripoli, 7,5%; Wilkens, 1987). Les données manquent malheureusement pour les phases ultérieures du Néolithique, sauf en Corse et en Sardaigne où elles mettent en évidence une diminution semblable à celle observée plus à l'ouest (fig. 2).

En domaine nord-adriatique (plaine du Pô, Trentin, littoral yougoslave), la situation semble radicalement différente. Les données disponibles, certes peu nombreuses, montrent que le Renard est en très faible pourcentage ou absent dans le Néolithique ancien (Bökönyi, 1974; Barker, 1976, 1977; Cremonesi et al., 1984), dans les phases ultérieures du Néolithique (Barker, 1983; Riedel, 1968, 1977; Clark, 1984) et jusque dans l'Age du Bronze (Riedel, 1977, 1979; Jarman, 1975). La proportion observée dans le Mésolithique de la grotte Benussi (Riedel, 1976) et de la grotte Lonza (Meluzzi et al., 1984) pourrait confirmer qu'il s'agit là d'un trait régional.

En Grèce, les données sont moins nombreuses encore (Payne, 1985a). Dans les Néolithiques précéramique et ancien de Lerna (Gejvall, 1969) et d'Argissa-Magula (Boessneck, 1962), le Renard se maintient aux alentours de 1%, puis, comme en Espagne ou dans le Midi de la France, disparaît des couches ultérieures. Les données de la grotte Franchti (Payne, 1975), bien que partielles, pourraient traduire le même schéma.

En Anatolie, il est difficile de se faire une idée sur la présence du Renard dans les sites néolithiques, peu nombreux (Helmer, 1985; Payne, 1985b) et souvent très partiellement étudiés (Perkins et Daly, 1968; Perkins, 1969; Ducos, 1978; Payne, 1972, 1985a). L'espèce ne semble pas systématiquement présente, mais elle est attestée en abondance dans le Néolithique ancien de Çayönü (17 restes épars; Lawrence, 1980); et à Çatal Hüyük le Renard figure

(une fois) parmi les crânes et mandibules fichés dans les murs des sanctuaires et recouverts de seins féminins en plâtre (fig. 3), association symbolique des forces de mort recouvertes de la sources de vie (Mellaart, 1971; Cauvin, 1987).

Dans la partie méridionale du Levant, en Palestine, zone la plus proche de Chypre, la situation est un peu plus claire. Le site de Jéricho (Clutton-Brock, 1979) en donne une image caricaturale (fig. 2) où le Renard est le second gibier après la Gazelle durant tout le Proto-Néolithique et le Néolithique pré-céramique A (PPNA), puis disparaît complètement au Néolithique céramique et à l'Age du Bronze (4). Les pourcentages sont moins élevés dans les autres sites des Néolithiques précéramique et anciens, mais restent toujours relativement forts comme à Ain Mallaha (PPNA; Israël; 1,5%; Ducos, 1968) ou à Labweh (Liban; Bökönyi, 1978). Ils diminuent ensuite dans le PPNB (Munhatta, Israël, 1 %; Hagoshrim, 0%, Ducos, 1968). Le Renard est absent dans les périodes ultérieures (Ghassoulien, Bronze; Ducos, 1968), à l'exception du site halafien nord-syrien de Sham ed-din Tannira (Uerpmann, 1982) qui en comporte 2%.

On peut résumer cette analyse en trois hypothèses de travail :

- 1) Sur tout le littoral européen et asiatique de la Méditerranée, le Renard a été abondamment utilisé par les civilisations de

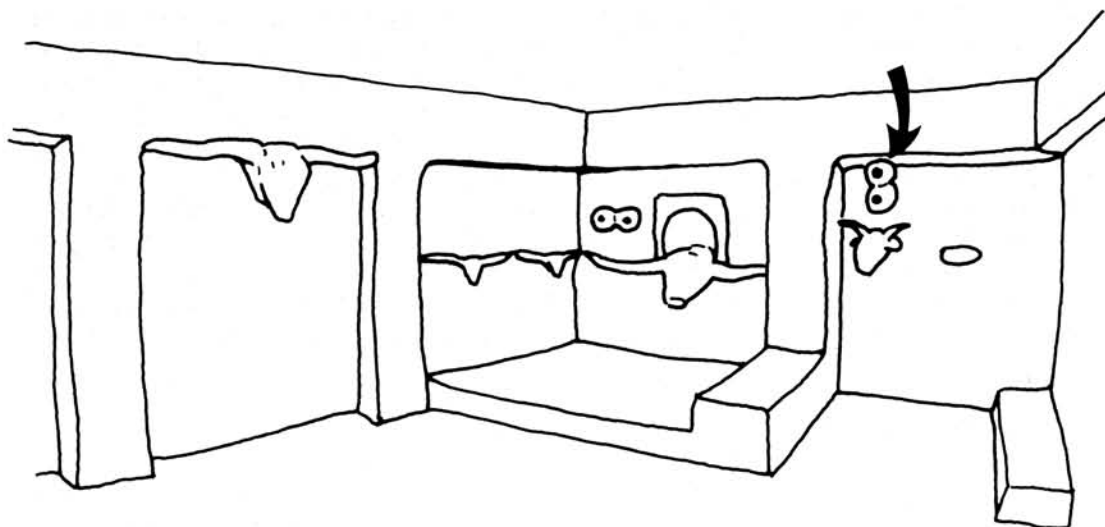


Figure 3 : Murs nord et est du sanctuaire VII-35 (fin du VII^e millénaire b.c.) de Çatal Hüyük (d'après Mellaart, 1971). A droite, au dessus de la tête de bœuf, "des mamelons ouverts (de l'un des deux seins féminins disposés verticalement) sortent les dents (peintes en rouge et figurant le mamelon) d'un renard (...), dents appartenant à un crâne entier qui était (...) inclu dans le plâtre des seins" (Mellaart, 1971, p. 108).

la fin du Mésolithique et du Néolithique ancien, entre 9000 et 6000 B.P., et a été délaissé durant les phases ultérieures du Néolithique et à l'Age du Bronze; on pourrait penser qu'il s'agit là d'une simple illustration de la persistance des habitudes de chasse mésolithiques, mais certains sites laissent entrevoir qu'il pourrait s'agir d'un trait (culturel ?) propre au Néolithique ancien;

- 2) La zone nord-adriatique constitue une exception puisque le Renard y est pratiquement absent depuis le Mésolithique jusqu'à l'Age du Bronze.
- 3) Les zones tyrrhéniennes et levantines se caractérisent par un plus fort pourcentage de Renard dans les premiers stades du Néolithique, la seconde ayant livré d'indéniables preuves de l'importance alimentaire et symbolique de l'espèce.

Dans ce contexte, les données insulaires prennent tout leur sens : le Renard n'a été introduit qu'en Corse-Sardaigne et à Chypre, îles proches des deux régions continentales où il était le plus utilisé par l'Homme; cela s'est passé dès les premiers stades du Néolithique, moment où l'intérêt pour l'espèce est le plus fort sur le Continent.

La question de l'utilisation du Renard reste toutefois en suspens. La recherche de la fourrure, toujours très difficile à prouver en Archéozoologie, est une explication qui permettrait de comprendre le manque d'intérêt des néolithiques plus récents, maîtrisant mieux le tissage des poils de mouton. La domestication du Renard, jamais réellement attestée (Belyaev, 1984) est par ailleurs très peu vraisemblable pour des raisons d'éthologie, mais l'appropriation n'est pas complètement à exclure. C'est cependant la consommation qui apparaît comme l'hypothèse la plus vraisemblable, du moins dans certaines régions (6). Ainsi, le Renard aurait été l'une des toutes premières introductions cynégétiques insulaires, il y a 9000 ans, avec le Daim du Néolithique ancien de Chypre (Davis, 1984) et le possible Lièvre de Cnossos (Jarman et Jarman, 1968), mais longtemps avant le Cerf (Age du Bronze; Minorque, Uerpman, 1971; Sardaigne, Vigne, 1983a).

Les Micromammifères

Parmi les Insectivores, seuls deux genres de Soricidés (Crocidura et Suncus) ont participé à la vague de peuplement post-glaciaire des îles méditerranéennes. Le premier est représenté tantôt par C. suaveolens (Minorque, Corse, Crète, Chypre), tantôt par C. russula (Pityûses, Sardaigne, Malte), et les deux espèces se remplacent ici comme dans d'autres domaines insulaires (Cheylan, 1984; Saint Girons et Nicolau-Guillaumet, 1987). Les données archéozoologiques sont rares mais permettent d'affirmer que l'immigration date du Néolithique en Sardaigne (Sanges et Alcover, 1980; Alcover et Vesmanis, 1985) et en Corse

(Vigne, 1983a,b) et au moins du début des Ages des Métaux aux Baléares (Reumer et Sanders, 1984), en Crète (Reumer et Payne, 1986) et peut-être à Chypre (Davis, 1984)(7). L'introduction volontaire étant à exclure, cela montre clairement que les deux musaraignes faisaient déjà partie des espèces commensales de l'Homme dans les civilisations circum-méditerranéennes du Néolithique. En ce qui concerne Suncus etruscus, on ne peut qu'avancer l'appartenance à l'environnement de l'Homme néolithique sur la base de la présence actuelle de l'espèce sur le bloc corso-sarde et en Crète et de son introduction en Sardaigne dès le Néolithique (Sanges et Alcover, 1980; Sans-Coma et al., 1985). On remarquera que les Soricidés moins liés aux milieux anthropisés (Sorex, Neomys; Saint Girons, 1973), aujourd'hui comme probablement au Néolithique, sont absents des îles.

Parmi les Rongeurs, les familles intéressant notre propos sont celles des Gliridés et des Muridés, au sein desquelles on trouve les actuels commensaux de l'Homme. Les autres sont en effet absentes des îles méditerranéennes.

On signale la présence du Loir (Glis glis) dès le Néolithique moyen-final en Sardaigne et en Corse (Sanges et Alcover, 1980; Vigne, 1983, 1987a), et celle du Lérot (Eliomys quercinus) dans le courant du Néolithique sur toutes les îles de Méditerranée occidentale (Vigne et Alcover, 1985), les autres étant hors de l'aire géographique de l'espèce. L'absence de lien phylétique avec les Gliridés qui peuplaient les îles méditerranéennes au Pléistocène (Hypnomys, Tyrrhenoglis, Eivissia) a été soulignée plusieurs fois (Alcover et Agusti, 1985). La traversée sur un radeau naturel étant hautement improbable, on peut conclure à l'immigration néolithique, ce qui montre que, déjà à cette époque, elles comptaient parmi les commensaux de l'Homme.

Le cas est tout à fait semblable pour le Mulot (Apodemus sylvaticus), immigré aux Baléares (Alcover et al., 1981), en Corse (Vigne, 1983a,b), en Sardaigne (Sanges et Alcover, 1980) et à Malte (Storch, 1970) dès le Néolithique final (Vigne et Alcover, 1985). En revanche, nulle part la Souris n'est signalée au Néolithique (8) en milieu insulaire. On pourrait penser à une lacune résultant du petit nombre d'études et de l'absence fréquente de tamisage des sédiments des sites archéologiques. Mais l'apparition de l'espèce à l'Age du Bronze à Minorque (Reumer et Sanders, 1984), à Majorque (Uerpmann, 1971), aux Pityûses (Alcover et al., 1981), en Corse (Vigne, inédit.) et probablement en Sardaigne (Sanges et Alcover, 1980; cf. note 8), et plus tardivement encore à Malte (Storch, 1970) et à Chypre (Davis, 1984), laisse à penser que l'absence de Mus musculus dans le Néolithique insulaire est une réalité. Il faudrait l'interpréter comme la conséquence que la Souris ne faisait pas encore réellement partie des commensaux de l'Homme dans les cultures néolithiques responsables des introductions. De même le Rat, qui

n'apparaît sur les îles qu'avec l'empire romain (Vigne et Marinval-Vigne, 1985, sous presse; Reumer, 1986; cf. note 8) ne figurait pas dans l'environnement proche des Néolithiques.

Ainsi les données insulaires permettent-elles de préciser le cortège des commensaux du Néolithique, plus pauvre que le nôtre puisque rat et souris n'y figuraient pas encore.

*
* *

A l'issue de cette étude, plusieurs choses apparaissent. Les données de la Biogéographie insulaire et celles de l'Archéozoologie continentale montrent que le Hérisson (Erinaceus europaeus et E. algirus) a joué un rôle privilégié dans les cultures néolithiques méditerranéennes et d'Europe occidentale. Il s'agirait au moins autant d'une place dans l'imaginaire culturel (voire cultuel) que dans l'alimentation, mais le sentiment qui domine est celui d'une extrême pauvreté des données. Il implique qu'on accorde désormais une attention plus soutenue aux restes archéologiques de ce taxon, tant à la fouille que lors de l'étude. Pour le Renard (Vulpes vulpes), les données de la Biogéographie insulaire recoupent de manière satisfaisante celles de l'Archéozoologie continentale, plus nombreuses que pour le Hérisson. L'ensemble permet d'établir une série d'hypothèses de travail qu'on peut résumer en deux points : le Renard a eu une place privilégiée dans toutes les sociétés méditerranéennes durant les premières phases culturelles du Néolithique; le phénomène est sensiblement plus fort en région tyrrhénienne et au Levant; cela explique l'introduction de l'espèce dès le Néolithique ancien en Corse-Sardaigne et à Chypre. En ce qui concerne enfin les micro-Mammifères (Soricidés, Gliridés, Muridés), le seul examen des données spatio-temporelles en milieu insulaire permet de proposer une description du cortège des commensaux de l'Homme au Néolithique. Qualitativement, il était semblable à celui qu'on connaît aujourd'hui moins la Souris et le Rat. Il faut enfin souligner l'aspect provisoire de tous ces résultats, le but étant plutôt de stimuler la recherche concernant ces espèces trop souvent délaissées par les spécialistes du Néolithique.

Au plan méthodologique, on remarquera, une fois de plus, la richesse d'une démarche qui consiste à injecter les données biologiques (ici biogéographiques) dans une réflexion d'ordre historico-archéologique concernant les relations homme-animal. On peut y voir l'illustration du succès d'une démarche interdisciplinaire, anthropozoologique. A nos yeux, il s'agit aussi de l'expression d'une Archéologie en plein renouveau, prête désormais à s'approprier toutes les approches disponibles pour une meilleure exploitation des vestiges qu'elle exhume.

NOTES

(1) Il faudrait y ajouter le cas du Daim (Cervus dama), introduit au Néolithique ancien à Chypre (Davis, 1984), mais nous ne nous y étendrons pas, dans l'attente de plus de données. Par ailleurs, le Mouflon, le Bouquetin et le Sanglier, présents sur les îles dès le Néolithique, y sont apparus par marronnage (Payne, 1968; Poplin, 1979; Vigne, 1983a; Uerpmann, 1987).

(2) Une autre hypothèse, bien moins vraisemblable, consisterait à imaginer que quelques renards sont passés à la nage à la fin du Pléistocène supérieur, donnant naissance à une population qui se serait cantonnée au Cap Corse.

(3) Par exemple, le Néolithique ancien du Levant date du VII^e millénaire, alors qu'il est plus jeune de près de deux millénaires dans les régions les plus occidentales de Méditerranée. Cette différence, rapportée à des périodes et des cultures plus proches, reviendrait à comparer les pratiques en cours aujourd'hui à Marseille avec celles qu'on connaît de la Jérusalem romaine. La démarche choquera plus d'un archéologue et historien. Il faut rester conscient que les recherches paléo-ethnozoologiques n'en sont qu'à leurs balbutiements et qu'il est trop tôt pour regarder les choses à la loupe. Au demeurant, il suffit de lire la permanence des cultes à Çatal Hüyük, sur trois millénaires (Mellaart, 1971) ou de s'extasier, à Rome, sur la ressemblance trait pour trait entre les échoppes du marché Trajan et les petits magasins actuels de la vieille ville pour se convaincre que la "longue durée" (Braudel, 1985) n'est pas une vaine notion, surtout en domaine méditerranéen.

(4) Notons qu'à Abu Hureyra (Syrie, Legge, 1975), le Renard est abondant dans le Néolithique précéramique mais absent des périodes antérieures et postérieures. En Iran, au pied du Zagros, les auteurs soulignent l'importance économique du Renard durant la même période (Ali Kosh, Hole et al., 1969; Jarmo, Stampfli, 1983).

(5) Dans le Néolithique ancien final (Epicardial) d'Araguina--Sennola (Bonifacio, Corse), le Renard est absent. Sur le diagramme concernant ce site (fig. 2), la ligne correspondant au Néolithique ancien cardial a été construite à l'aide des données issues de Basi.

(6) Plus particulièrement en domaine oriental (Chypre); on imagine aisément que ce n'est pas le symbolisme maléfique attaché à cet "animal sauvage, dangereux et carnivore" (sic) dont témoigne le crâne de Çatal Hüyük (Cauvin, 1987), qui a poussé les hommes à introduire l'espèce à Chypre.

(7) D'après Storch (1970), C. russula est autochtone à Malte.

(8) Les fossiles de Souris (et de Rat) signalés par Sanges et Alcover (1980) dans la couche la plus récente de la grotte Su Guanu (Sardaigne) ont été attribués au Néolithique. En fait, cette couche est d'une datation peu précise, entre le Néolithique moyen (env. 2500 b.c.) et l'Antiquité classique, et la présence de Rat laisse à penser que le dépôt renvoie plutôt à la fin de cette tranche de temps.

ALCOVER J.-A. (1979) : Els Mamífers de les Balears, Editorial Moll. édit., Palma de Majorque, 192 p., 47 fig., 27 pl.

ALCOVER J.-A. et AGUSTI J. (1985) : Eliomys (Eivissia) canarreiensis n. sgen, n. sp, nou glirid del Pleistocè de la Cova de Ca Na Reia (Pitiüses), Endins, 10-11 : 51-56, 4 fig., 1 tab.

ALCOVER J.-A., MOYA-SOLA S. et PONS-MOYA J. (1981) : Les Quimeres del Passat (Mém. Ist. Catal. Hist. Nat., 11), Editorial Moll. édit., Palma de Majorque, 264 p., fig.

ALCOVER J.-A. et VESMANIS I. (1985) : Sobre les restes subfossils de la Musaranya de dents blanques Crocidura russula (Hermann 1780) de la grotta Su Guanu, illa de Sardenya (Mammalia, Insectivora), Endins, 10-11 : 63-70, 19 fig., 3 tab.

AUJARD-CATOT R. et GAGNIERE S. (1980) : La grotte de Vauloubeau à Saint-Saturnin-lès-Apt (Vaucluse), II, La faune, Gallia Préhistoire, 23 (1) : 209-232.

BARKER G. (1976) : Early Neolithic Economy at Vhó, Preistoria Alpina, 12 : 61-70, 6 fig., 4 tab.

BARKER G. (1977) : Further Information on the Early Neolithic Economy of Vhó, Preistoria Alpina, 13 : 99-105, 4 tab.

BARKER G. (1983) : Neolithic Subsistence in the Central Po Plain, in : P. BIAGI et al., La Stazione di Casatico di Marcaria (Mantova), Studi Archeologici, 2 : 45-119, tab.

BELYAEV D.K. (1984) : Foxes, in : I.L. MASON édit., Evolution of Domesticated Animals, Longman édit., Londres et New-York, p. 211-214.

BLONDEL J. (1986) : Biogéographie évolutive, Masson édit., Paris, 221 p.

BOEKSCOTTEN G.J. et SONDAAR P.Y. (1972) : On the fossil Mammalia of Cyprus I et II, Proc. Konink. Nederlandse Akad. v. Wetensch., sér. B., 75 (4) : 306-338, fig.

BOESSNECK J. (1962) : Die Tierreste der Argissa-Magula vom präkeramischen Neolithikum bis zur Mittleren Bronzezeit, in : V. MILOJCIC, Die deutschen Ausgrabungen auf der Argissa-Magula in Thessalien, 1, Das präkeramische Neolithikum sowie die Tier- und Pflanzenreste, Bonn, 27-99, fig., tab.

BOESSNECK J. et VON DEN DRIESCH A. (1980) : Tierknochenfunde aus vier südspanischen Höhlen, Studien über frühe Tierknochenfunde von Iberischen Halbinsel, 7 : 1-83, tab.

BÖKÖNYI S. (1974) : History of Domestic Mammals in Central and Eastern Europe, Akadémiai Kiadó édit., Budapest, 597 p., fig., tab.

BÖKÖNYI S. (1978) : Environmental and Cultural Differences as Reflected in the Animal Bone Samples from Five Early Neolithic Sites in Southwest Asia, in : R.H. MEADOW et M. A. ZEDER édit., Approaches to Faunal Analysis in the Middle East, Peabody Museum Archaeol. Ethnol. édit., Chicago, p. 57-62.

BÖKÖNYI S. et KRETZOI M. (1983) : La faune, in : G.B. ARNAL, La Grotte IV de St. Pierre de la Fage (Hérault) et le Néolithique ancien du Languedoc, Centre de Recherche archéologique du Haut-Languedoc édit. (Mém. n° 3), Lodève, p. 128-148, 1 fig., tab.

BONIFAY E. (1976) : Maccinaggio, Bull. Soc. Géol. France, 5, 18(7): 1153.

BRAUDEL F. et alii (1985) : La Méditerranée. L'espace et l'Histoire. Champ. Flammarion édit., Paris, 1^{re} édition 1977, 244 p., 4 ill.

CAMPS G. (1976) : La navigation en France au Néolithique et à l'Age du Bronze, in : La Préhistoire française, C.N.R.S. édit., 2, p. 192-201, 4 fig., 1 tab.

CAUVIN J. (1987) : L'apparition des premières divinités, La Recherche, 194 : 1472-1480, 7 fig.

CHEYLAN G. (1984) : Les Mammifères des îles de Provence et de Méditerranée occidentale : un exemple de peuplement insulaire non équilibré ? Rev. Ecol. (Terre Vie), 39 : 37-54, fig.

CLARK G. (1984) : The faunal remains from the Neolithic contexte at Casalmoro (S. Maira Segreta, Mantova), Preistoria Alpina, 20 : 249-254, 6 tab.

CLOTTES J. (1982) : Le mobilier dans les sépultures néolithiques et chalcolithiques, Histoire et Archéologie : les Dossiers, 66 : 68-77, 16 fig.

CLUTTON-BROCK J. (1979) : The Mammalian Remains from the Jericho Tell, Proc. Prehist. Soc., 45 : 135-157, 5 fig., 7 tab., pl. 13-16.

CREMONESI G., MELUZZI C., PITTI C. et WILKENS B. (1984) : Grotta Azzurra : Scavi 1982, Quad. Soc. Preist. Protost. Regione Friuli-Venezia Giulia, 5 : 21-64, 7 fig., 5 tab.

DAVIS S.J.M. (1984) : Khirakitia and its Mammal Remains; a Neolithic Noah's Ark, in : Fouilles récentes à Khirakitia (Chypre) 1977-1981, Recherche sur les Civilisations édit., Paris, p. 147-180, fig. 92-98, pl. 32-33, 14 tab.

DERMITZAKIS M.D. et DE VOS J. (1987) : Faunal Succession and the Evolution of Mammals in Crete during the Pleistocene, N. Jb. Geol. Paläont. Abh., 173(3) : 377-408, 11 fig.

DRIESCH (VON DEN) A. et KOKABI M. (1977) : Tierknochenfunde aus der Siedlung "Cerro de los Castellones" bei Laborcillas (Granada), Archäologie und Naturwissenschaften, 1 : 129-143, 5 tab.

DUCOS P. (1958) : Le gisement de Châteauneuf-les-Martigues : les Mammifères et les problèmes de la domestication, Bull. Mus. Anthr. Préhist. Monaco, 5 : 119-133, 6 fig., tab.

DUCOS P. (1968) : L'origine des animaux domestiques en Palestine, Inst. préhist. Univ. Bordeaux, Bordeaux, 191 p., 29 fig., 13 tab., 14 pl.

DUCOS P. (1978) : Tell-Mureybet (Syrie, IXe-VIIIe millénaires), étude archéozoologique et problèmes d'écologie humaine, C.N.R.S. édit., Paris, 145 p., fig., tab.

ESTEVEZ J. et MARTIN A. (1981) : El nivel epicardial de la "Cova del Frare" (Matadepera, Barcelona), in : Le Néolithique ancien méditerranéen (Actes coll. int., Montpellier, 1981), Fédération archéologique de l'Hérault édit., Montpellier, p. 129-133, 2 fig., 3 tab.

FONS R. (1987) : Le Hérisson, in : Les Mammifères en Corse, Parc Naturel Régional édit., Ajaccio, p. 31-35, 1 fig., 2 tab.

GEDDES D. (1980) : De la chasse au troupeau en Méditerranée occidentale (Archives d'Ecologie Préhistorique, 5), E.H.E.S.S. édit., Toulouse, 145 p., 51 fig.

GEJVALL N.G. (1969) : Lerna, 1, The Fauna, Princeton, 107 p., 25 pl., tab.

HELMER D. (1979) : Recherches sur l'économie alimentaire et l'origine des animaux domestiques d'après l'étude des Mammifères post-paléolithiques (du Mésolithique à l'Age du Bronze) en Provence, Thèse 3e cycle, Univ. Sc. et Techn. Languedoc, Montpellier, 2 tomes, 332, fig., tab.

HELMER D. (1985) : Etude de la faune de Tell Assouad (Djezireh-Syrie), Cahiers de l'Euphrate, 4 : 275-285, tab.

HOLE F., FLANNERY K.V. et NEELY J.A. (1969) : Prehistory and Human Ecology of the Deh Luran Plain, Mém. Mus. Anthropol. Univ. Michigan, 1, 438 p.

JARMAN M.R. (1975) : The fauna and Economy of Fiave, Preistoria Alpina, 11 : 65-73, 9 tab., 1 pl.

JARMAN M.R. et JARMAN H.N. (1968) : The Fauna and Economy of Early Neolithic Knossos, in : P. Warren, M.R. Jarman, H.N. Jarman, N.J. Shackleton et J.D. Evans, Knossos Neolithic, 2, Ann. British School Athens, 63 : 239-276.

JEQUIER J.-P. (1963) : Igel, Erinaceus europaeus L., 1758, in : J. Boessneck, J.-P. Jéquier et H.R. Stampfli, Seeberg Burgschissee-Süd, die Tierreste, Stampfli & Cie édit., Bern, p. 18-19, 2 tab.

LAWRENCE R. (1980) : Evidences of animal domestication at Çayönü, in : H. ÇAMBEL, H. et R.J. BRAIDWOOD édit., The joint Istanbul-Chicago Universities' Prehistoric Research in Southeastern Anatolia I, Edebiyat Fakültesi Basimevi édit., Istanbul, p. 285-308, fig. 30-33.

LEGGE A.J. (1975) : The Fauna of Tel Abu Hureyra, Preliminary Analysis, Proc. Prehist. Soc., 41 : 74-77.

LEVINE M. (1983) : La fauna di Filiestru (Tincea D), in : D.H. TRUMP, La Grotta di Filiestru a Bonu Ighinu, Mara (Sassari), Ministero Beni Culturali Ambientali édit., Sassari, p. 109-131, 2 fig., tab.

MACARTHUR R.H. et WILSON E.O. (1967) : The Theory of Island Biogeography, Princeton Univ. press édit., Princeton, 203 p., 60 fig., 13 tab.

MALAISE M. (1987) : La perception du Monde animal dans l'Egypte ancienne, Anthropozoologica, 7 : 28-48.

MELLAART J. (1971) : Çatal Hüyük, une des premières cités du Monde, J. Tallandier édit., Genève, 1^{re} édition 1967, 232 p., 117 fig., 15 pl.

MELUZZI C., PITTI C., RADMILLI A.M. et WILKENS B. (1984) : Il Mesolitico nella Grotta Lonza, Quad. Soc. Preist. Protost. Regione Friuli-Venezia Giulia, 5 : 109-130, 5 fig.

OLARIA DE GUSI C., ESTEVES ESCALERA J. et YLL E. (1981) : Domesticacion y paleoambiente de la Cova Fosca (Castellon), in : Le Néolithique ancien méditerranéen (Actes coll. int., Montpellier, 1981), Fédération archéologique de l'Hérault édit., Montpellier, p. 107-120, 6 fig.

PALOMBO M.R. (1985) : I grandi Mammiferi pleistocenici delle isole del Mediterraneo : tempi e vie di migrazione, Boll. Soc. Paleontol. Ital., 24 (2-3) : 201-224.

PAYNE S. (1968) : The Origin of Domestic Sheep and Goats : a Reconsideration in the Light of the Fossil Evidence, The Prehist. Soc., 11 : 368-384, 2 tab.

PAYNE S. (1972) : Can Hasan III, the Anatolian aceramic and the Greek Neolithic, in : E.S. HIGGS édit., Papers in Economic Prehistory, Cambridge, p. 191-194, 2 fig.

PAYNE S. (1975) : Faunal Change at Franchti Cave from 20 000 B.C. to 3000 B.C., in : A.T. CLASON, Archaeozoological Studies, Amsterdam, p. 120-131, 4 fig.

PAYNE S. (1985a) : Zooarchaeology in Greece : a Reader's Guide, in : N.C. WILKIES et W.D.E. COULSON édit., Contributions to Aegean Archaeology, Center for Ancient Studies of Univ. of Minnesota édit., p. 211-244, 5 fig., 8 tab.

PAYNE S. (1985b) : Animal Bones from Aşıklı Hüyük, Anatolian Studies, 35 : 109-122, 2 fig., 7 tab.

PERKINS D. (1969) : Fauna of Çatal Hüyük : Evidence for Early Cattle Domestication in Anatolia, Science, 164 : 177-179.

PERKINS D. et DALY P. (1968) : A Hunters' Village in Neolithic Turkey, Scientific American, 219 (5) : 96-106, 13 fig.

POPLIN F. (1975) : La faune danubienne d'Armeau (Yonne, France) : ses données sur l'activité humaine, in : A.T. Clason édit., Archaeozoological Studies, Amsterdam, p. 179-192, 13 fig., 1 tab.

POPLIN F. (1979) : Origine du Mouflon de Corse dans une nouvelle perspective paléontologique : par marronnage, Ann. Génét. Sél. Anim., 11 : 133-143.

POULAIN, T. (1972) : L'abri-sous-roche de Saint-Etienne-de-Gourgass (Hérault), II, étude de la faune, Gallia Préhistoire, 15 (2) : 309-322, tab.

- POULAIN T. (1978) : Le village chalcolithique de Cambous à Viols-en-Laval (Hérault), II, étude des vestiges osseux de la cabane 11, Gallia Préhistoire, 21 (1) : 183-188, tab.
- POULAIN T. (1979a) : Etude de la faune de l'abri Jean-Cros, in : J. GUILAINE et coll., L'abri Jean-Cros, Centre d'Anthropologie des Sociétés Rurales édit., Toulouse, p. 292-305, tab.
- POULAIN T. (1979b) : Grotte de l'Aigle, Méjannes le Clap (Gard), abri de chasse cardial, in : J.-L. et O. ROUDIL et M. SOULIER, La Grotte de l'Aigle, Société Languedocienne de Préhistoire édit. (Mém. n° 1), Montpellier, p. 61-73, tab.
- POULAIN T. (1979c) : Etude de la faune d'Escanin 2-Les Baux (Bouches-du-Rhône), Archéologie en Languedoc, 2 : 19-30, 26 tab.
- POULAIN T. (1984) : Etude de la faune du site cardial de Leucate-Corrège, in : J. GUILAINE et coll., Leucate-Corrège, Centre d'Anthropologie des Sociétés Rurales édit., Toulouse, p. 213-219, tab.
- POULAIN T. (1985) : La faune, in : G. RODRIGUEZ, La Grotte de Camprafaud, Fédération archéologique de l'Hérault édit., Montpellier, p. 251-356, tab.
- REUMER J.W.F. (1986) : Note on the Spread of the Black Rat, Rattus rattus, Mammalia, 50 (1) : 118-119.
- REUMER J.W.F. et SANDERS E.A.C. (1984) : Changes in the Vertebrate Fauna of Menorca in Prehistoric and Classical Times, Z. f. Saugetierkunde, 49 (6) : 321-325, 1 fig., 2 tab.
- REUMER J.W.K. et PAYNE S. (1986) : Notes on the Soricidae (Insectivora, Mammalia) from Crete. II. The Shrew Remains from Minoan and Classical Kommos, Bonn. zool. Beitr., 37 (3) : 173-182, 3 fig., 3 tab.
- RIEDEL A. (1968) : Contributi alla conoscenza dei Mammiferi domestici olocenici sul Carso Triestino, Atti e Mem. della Com. Grotta "Eugenio Boegan", 8 : 77-144, 21 fig., tab.
- RIEDEL A. (1976) : La fauna epipaleolitica della Grotta Benussi, Atti e Mem. della Com. Grotta "Eugenio Boegan", 15 : 123-144, 2 fig.
- RIEDEL A. (1977) : The Fauna of four prehistoric Settlements in Northern Italy, Atti Mus. Civ. St. Nat. Trieste, 30(1) : 65-121, fig., tab.
- RIEDEL A. (1979) : La fauna di Alcuni insediamenti preistorici del territorio veronese, Atti Mus. Civ. St. Nat. Trieste, 31(1) : 41-73, fig., tab.
- SAINT GIRONS M.-C. (1973) : Les Mammifères de France et du Bénélux (faune marine exceptée), Doin édit., Paris, 481 p., 131 fig., tab.
- SAINT GIRONS M.-C. et NICOLAU-GUILLAUMET P. (1987) : Les phénomènes d'insularité dans les îles du Ponant (France), Mammifères et Oiseaux, Bull. Soc. Zool. France, 112 (1-2) : 61-79, 7 fig., 2 tab.

SANGES M. et ALCOVER J.-A. (1980) : Noticia sobre la microfauna vertebrada holocenica de la grotta Su Guanu o Gonagosula (Olivena, Sardenya), Endins, 7 : 57-62, 1 tab.

SANS-COMA V., ALCOVER J.-A. et LOPEZ-FUSTER M.J. (1985) : Morphometrischer Vergleich rezenter und subfossiler Etruskerspitzmause Suncus etruscus (Savi, 1822) von der Insel Sardinien, Saugetierk. Mitteil., 32 : 151-158, 1 fig., 3tab.

SORRENTINO C. (1983) : La fauna, in : S. TINE, Passo di Corvo et la civiltà neolitica del Tavoliere, Sagip editrice edit., Genes, p. 149-157, tab. 50-75.

STAMPFLI H.R. (1976) : Osteoarchaeologische Untersuchung des Tierknochenmaterials des spätneolithischen Ufersiedlung Auvernier La Saunerie nach den Grabungen 1964 und 1965, Solothurn edit., Suisse, 188 p., 44 fig., tab.

STAMPFLI H. (1983) : The Fauna of Jarmo, with Notes on Animal Bones from Matarrah, the ^CAmuq and Karim Shahir, in : L.S. BRAIDWOOD et coll., Prehistoric Archaeology along the Zagros Flanks, The Univ. Chicago Inst. Publ., 105, p. 431-483, fig.

STORCH G. (1970) : Holozäne Kleinsaugerfunde aus der Ghar Dalam-Höhle, Malta, Senkenbergiana Biologica, 51 (3-4) : 135-145, 3 fig., tab.

TRESSET A. (1987) : La faune néolithique de Noyen-sur-Seine (Seine-et-Marne), premiers résultats de l'étude, Mém. Maîtrise Archéol. Univ. Panthéon-Sorbonne, Paris, 73 p., 32 fig., 8 pl., 18 tab.

UERPMANN H.-P. (1971) : Die Tierknochenfunde aus der Talayot-Siedlung von S'Illot (San Lorenzo-Mallorca), Studien über frühe Tierknochenfunde von der Iberischen Halbinsel, 2 : 110 p., 28 tab., 28 diagr.

UERPMANN H.-P. (1982) : Faunal Remains from Shams ed-din Tannira, a Halafian Site in Northern Syria, Berytus Archaeol. Studies, 30 : 3-52, 7 fig., 5 diagr., 7 tab.

VIGNE J.-D. (1983a) : Les Mammifères terrestres non-volants du Post-Glaciaire de Corse et leurs rapports avec l'Homme : étude paléo-ethno-zoologique fondée sur les ossements, Thèse de 3e Cycle, Univ. P. et M. Curie, Paris, 707 p., fig., tab.

VIGNE J.-D. (1983b) : Le remplacement des faunes de petits Mammifères en Corse lors de l'arrivée de l'Homme, C. R. Soc. Biogéogr., 59 (1) : 41-51, 1 fig.

VIGNE J.-D. (1984) : Premières données sur les débuts de l'élevage du Mouton, de la Chèvre et du Porc dans le sud de la Corse (France), in : J. Clutton-Brock et C. Grigson edit., Animals and Archaeology, 3 - Early Herders and their Flocks (4th Int. Council for Archaeozoology, Londres, 1982), B.A.R. Int. Series, 202 : 47-65, 7 fig., 3 tab.

VIGNE J.-D. (1987a) : L'origine du peuplement mammalien de la Corse : quelques réflexions biogéographiques, Bull. Soc. Zool. France, 111 (3-4) : 165-178, 4 fig.

VIGNE J.-D. (1987b) : L'extinction holocène du fonds de peuplement mammalien indigène des îles de Méditerranée occidentale, Mém. Soc. Géol. France, N.S., 150 : 167-177, 3 fig., 1 tab.

VIGNE J.-D. (sous presse) : Biogeographical History of the Mammals on Corsica (and Sardinia) since the Final Pleistocene, in : Biogeographical Aspects of Insularity (Actes Symp. Int., Rome, 1987).

VIGNE J.-D. et ALCOVER J.-A. (1985) : Incidence des relations historiques entre l'Homme et l'Animal dans la composition actuelle du peuplement amphibien, reptilien et mammalien des îles de Méditerranée occidentale, Actes 110e Congrès nat. Sociétés Savantes (Montpellier, 1985), Section Sciences, 2, p. 79-91, 5 fig., 2 tab.

VIGNE J.-D. et MARINVAL-VIGNE M.-C. (1985) : Le Rat en Corse au VI^e siècle après J.C.?, Mammalia, 49 : 138-139.

VIGNE J.-D. et MARINVAL-VIGNE M.-C. (sous presse) : La faune du site de Castellu (Corte, Corse, VI^e siècle AD), in : Pergola P. et Vismara C., Castellu (Corte), Doc. Archéol. Française, 1989.

WALDREN W.H. (1982) : Balearic Prehistoric Ecology and Culture, B.A.R. Int. Series, 149 (1-3) : 1-773, fig., 62 pl. h.t., 29 pl., tab.

WILKENS B. (1987) : Il passaggio dal Mesolitico al Neolitico attraverso lo studio delle faune di alcuni siti dell'Italia centro-meridionale, Thèse Doc. Rech. Archéol., Univ. de Pise (Italie), 350 p., fig., 5 pl. tab.

DISCUSSION

L. CHAIX : Une recherche sommaire effectuée sur les listes fauniques des sites néolithiques de Suisse et d'Allemagne du Sud confirme que le Hérisson est essentiellement représenté par des héli-mandibules. Celles-ci présentent dans la plupart un lustré caractéristique.

F. POPLIN : En ce qui concerne les Hérissons, il y a peut-être un phénomène de découverte différentielle avantageant la mandibule, pièce à la forme "attrayante" qui joue un peu le même rôle que l'humérus de Taupe. Il faudrait s'assurer que d'autres parties du squelette ne sont pas restées dans les indéterminés. Ma conviction est que la mandibule a joué un rôle, mais la prudence, la simple objectivité demandent d'y regarder de plus près.

M.-C. MARINVAL-VIGNE : Il ne faut pas oublier que la prédation du Renard n'explique pas seulement sa consommation. La recherche de la peau peut en être la motivation première.

J.-H. YVINEC : Peut-on considérer le Renard comme un traceur culturel, témoin de l'origine des populations qui ont peuplé la Corse et la Sardaigne.

J.-D. VIGNE : Il ne fait pas de doute que les espèces présentes sur les îles indiquent au moins les zones géographiques avec lesquelles les insulaires ont eu le plus de contacts : les premiers mammifères sauvages introduits en Corse font partie de la faune européenne et ne comportent aucune espèce typiquement africaine qui pourrait faire penser à des rapports avec le littoral méridional de la Méditerranée. Le terme de traceur culturel me paraît un peu ambitieux et peu adapté, voire dangereux, car il est trop souvent associé à une conception réductionniste des cultures, un peu comme lorsque l'on considèrerait encore que le décor au Cardium sur les céramiques était un "traceur culturel". Comme ce dernier, le Renard est probablement une composante culturelle qui permet de retracer les limites et l'histoire d'une ou de plusieurs cultures.

P. NICOLAU-GUILLAUMET : Il existe de remarquables similitudes entre les faits de peuplement insulaire exposés par J.-D. Vigne et ceux que j'ai pu observer sur les petites îles de la façade atlantique française, qui sont également sous la dépendance de l'action anthropique. Sur l'un des diagrammes présentés (extrait de Vigne, 1987a) j'ai noté que l'Ours avait été présent en Corse.

J.-D. VIGNE : En effet, Ursus arctos est attesté entre le début du XVI^e et le XVII^e siècles par un fossile trouvé en 1906, par F. MAJOR et daté entre 1660 et 1840 après J.C. par le ¹⁴C, et par de nombreux textes. Il est probable que l'espèce a été importée par des montreurs d'Ours; quelques individus se sont échappés et ont formé une petite population marronne qui a rapidement disparu sous la pression de chasse.
